



Avant que tout ne
recommence

Michel
Nittis

Quêtes et
Présages

Les Editions
Sombres Rets

Avant que tout ne recommence

Michel Nittis

1

Quand Gerve l'ouvrier mineur se réveilla vers cinq heures du matin, sa femme était déjà debout. Il la trouva dans la pièce voisine, penchée maternellement au-dessus du lit où leur jeune fils dormait encore.

— Là-bas, il y aura de belles plaines, dit-elle, d'immenses forêts, et peut-être la mer, toutes ces choses qu'il n'a jamais vues.

Gerve se traînait, la tête tout ébouriffée, l'esprit empêtré par les rêves tordus qui avaient peuplé son sommeil. Il grommela et poursuivit son parcours hésitant à travers la maison. Il finit par ouvrir une fenêtre dont le volet de bois en grinçant troubla le silence de l'aube. Il se pencha et regarda au-dehors. À l'est, une faible clarté teintait les bas horizons. Le reste appartenait encore à la nuit ; le village, toujours endormi, avec ses maisons serrées et ses façades indistinctes, en retenait les ombres. Les étoiles brillaient et ne cédaient pas ; elles composaient leur familière géométrie. D'autres cieux attendaient Gerve. Que deviendraient ces constellations ? Les retrouverait-il ? Seraient-elles déformées ou totalement renouvelées ? Ici et pour longtemps, en tout cas, leur douce lumière continuerait de glisser, mais sur des pierres devenues muettes.

Gerve tomba le regard et scruta les recoins sombres. Il aperçut la silhouette furtive d'un homme qui disparut à l'angle d'une ruelle.

L'homme, c'était Pujo, technicien des mines. Lui aussi mal réveillé, lui aussi traînant et contraint. Il allait, voûté par le poids d'un sac porté à l'épaule, engoncé dans une épaisse veste parce qu'ici les nuits étaient toujours fraîches et sans nuages. Au bout de la ruelle, il y avait le désert. Toutes les rues finissaient sur le désert. Le village existait au milieu de rien, appuyé sur le flanc sud d'une basse colline, avec pour tout horizon ce désert sans limites, encore sombre à cette heure, profond, infiniment calme sous les étoiles. Pujo sentit sur lui le regard abyssal du grand vide. C'était sans comparaison avec la chaude consistance du jour. Le désert se confondait avec la nuit ; à celui qui s'en allait, il ne parlait que d'immensités et de ténèbres.

Pujo n'était pas seul. Il rencontra ceux qui avaient en charge les préparatifs du départ et qui avaient dû se lever tôt, et certains autres, à qui on n'avait rien demandé, mais qui se trouvaient là, jetés précocement hors du lit après un sommeil perturbé. Pujo les suivit.

Ils marchaient vers l'est, par petits groupes effilochés, longeant le village, le désert sur leur droite, se faufilant au besoin entre de vieilles bâtisses à l'abandon et ensablées que des maçons un peu trop audacieux avaient jadis érigées en vigies avancées sur une frontière inutile. Les silhouettes bataillaient entre les murs noirs et l'aube grise. Pujo rythmait sa marche sur ce jeu des ombres, le cœur serré comme s'il se fût agi d'une funeste procession le long d'un dernier rivage.

Ils pénétrèrent dans les sous-bois obscurs de la palmeraie qui jouxtait le village, puis débouchèrent dans une clairière et se retrouvèrent au pied d'un vaisseau spatial qui attendait, posé lourdement sur le sol meuble. C'était une masse noire, puissante et trapue. Elle dominait les plus hauts des arbres

sagement alignés alentour. Les arrivants approchaient avec circonspection, silencieux, comme des profanes foulant une quelconque enceinte sacrée. On entendait le faible ronronnement des générateurs. La machine donnait l'impression de prendre son souffle avant le grand bond dans le cosmos. Une trappe mal fermée dessinait dans l'éclairage du sas un arrondi de lumière rouge. On eût dit la gueule grimaçante, emplie de feu, d'une effroyable créature recroquevillée, la tête au ras du sol, le dos énorme et bombé jusqu'aux étoiles ; un dragon tapi dans l'ombre, monstre endormi, mais recelant un cœur chaud, bien vivant, brûlant d'intentions néfastes. Les futurs passagers ressentirent la primitive crainte de l'homme face à la bête.

Par ailleurs, l'aube s'affirmait et devenait belle. La clairière s'ouvrait sur le désert ; quelques arbres avaient rompu le cercle et s'en étaient allés jusqu'à la ligne de l'horizon à la rencontre des étoiles. Une douce brise s'était levée, et les feuillages en frémissant susurraient la nostalgie des lieux à ceux qui partaient à contrecœur. Car Pujo et la plupart de ses compagnons étaient de braves gens, guère rompus aux voyages interstellaires. Ils avaient passé leur vie à chercher les minerais rares dans les entrailles d'une planète aride. Certes ce monde leur avait été hostile, mais ils avaient su y aménager quelques îlots de quiétude, nappés de saveurs allogènes, et à présent ils réalisaient combien ils l'avaient aimé.

D'autres groupes arrivaient mollement par les chemins du village. Le jour se levait, les murs diffusaient une lumière blafarde, les portes s'ouvraient, les rues s'animaient peu à peu, le reste de la communauté s'éveillait, sans paraître pressé, mais plutôt recueilli : tout mouvement précipité étant un adieu aux choses. On se contentait de préparer les quelques bagages de la dernière heure. Puis, la torpeur passée, un concert de bruits

ménagers commença à se déverser par les fenêtres ouvertes : chaises tirées, vaisselle s'entrechoquant, injonctions pressantes des mères à leurs enfants, humeurs de moins en moins discrètes des hommes décidés d'en finir et s'interpellant dans les rues.

Tout ce petit monde s'efforçait de se secouer. Et quand les premiers éclats de l'aurore illuminèrent les cœurs hardis, quelqu'un lança haut et fort à l'adresse de toutes les bonnes volontés une chaleureuse exhortation à laquelle on répondit par une plaisanterie aussitôt accompagnée de rires ; d'autres mots, d'autres échanges se mêlèrent aux échos renvoyés ; la clameur fut joyeuse et brève ; elle se propagea de fenêtres en terrasses, elle s'estompa et cessa, loin de son épicycle, devant la porte close d'une maison isolée à l'autre bout du village, où un homme dans son lit était en train d'ouvrir un œil paresseux.

2

Jac Mauregrande était réveillé, toujours allongé, les yeux rivés au plafond. Il savait bien que le jour cognait à ses volets, mais c'était pour lui un jour comme les autres, sans rien de particulier. Ensommeillé et oublieux, il comptait les ronds de soleil qui mouchetaient la pénombre.

Dehors, quelques poules en quête de pitance gloussaient paisiblement. Quelqu'un vint alors et leur parla sur le ton bienveillant du sage qui a trouvé tout son bonheur dans la compagnie des plus humbles des créatures. Les volailles, comblées par la visite, se bousculèrent et battirent des ailes. Jac se leva et ouvrit la fenêtre. La chambre, située à l'étage, offrait une vue plongeante sur la scène : Zoul l'Enjoué était là. Il distribuait les reliefs d'une dernière collation. Il se sut

regardé d'en haut, par-dessus les épaules, mais poursuivit mine de rien son monologue en se délectant de l'occasion donnée de décocher quelques flèches amicales.

— Mangez, mes chères ! dit-il. Profitez de la dernière attention du brave Zoul, car voici l'Indifférent à peine sorti de son lit et sur qui il vous faudra compter désormais. C'est dire qu'il ne vous restera plus que les drupes sèches tombées des arbres pour vous nourrir.

Zoul était un gars sympathique, un peu mystique. Les deux hommes se connaissaient bien ; il leur était arrivé d'engager des joutes oratoires assez cocasses.

Jac plissa les yeux, gêné par la lumière. Au-delà des toitures, se dressait l'imposante silhouette de l'astronef. Il côtoyait le soleil qui montait à l'est, et faisait penser à un géant difforme et voûté, terne et renfrogné, surpris par le jour hors de sa tanière.

— Les poules n'auront pas plus besoin de moi que moi de vous tous, dit Jac.

Zoul afficha son air faussement grave, comme il savait si bien le faire quand il s'agissait de simuler dans le but d'amuser son public.

— Péché d'orgueil, l'ami ! Notre communauté te tend une main généreuse, et tu la refuses !

— Vous avez déjà beaucoup fait pour moi. Je n'oublierai jamais votre accueil chaleureux le jour où j'ai débarqué ici, seul et désemparé, à la recherche d'un toit.

Jac s'était efforcé de paraître sérieux, et Zoul s'esclaffa :

— Hypocrite ! Ton seul désir est que nous vidions les lieux.

— Tu exagères, fit Jac avec un sourire tranquille.

— Alors, embarque-toi avec nous. Fais don de tes connaissances. Seul, sur cette planète, que feras-tu de tout ton savoir ?

— Je m'occuperai des poules.

— Je ne plaisante plus, dit Zoul. Quel âge as-tu ? La quarantaine ? C'est encore jeune, non ? Tu peux encore changer ta vie. Dire que tu possèdes l'art de la navigation spatiale... Quel gâchis !... Sais-tu que ta présence nous aurait réconfortés ?

La généreuse main tendue était en réalité une ultime sollicitation. Jac le savait, il se voulut rassurant.

— J'ai tout vérifié, Zoul. Au moindre doute, je ne vous aurais pas laissés partir. Je l'ai déjà expliqué. C'est un type de vaisseau simple à manœuvrer, et qui a fait ses preuves depuis des siècles. Il est d'une fiabilité absolue. Vous irez là où vous devez aller. Vous serez un peu à l'étroit, c'est tout.

— Ainsi nous ont parlé les frères de la Mission.

— Dieu vous aidera puisque l'exode est sous leur patronage.

— Pas d'ironie, homme sans foi ! Ne parle pas de Dieu, tu n'y crois pas !

— Ce n'est pas tout à fait vrai, plaisanta Jac. Il m'arrive de temps en temps de me prendre pour Lui.

— Eh bien, je te laisse à ta grande solitude, divin bellâtre ! Plus d'une femme soupire en ce moment à l'idée que tu ne seras pas du voyage. C'était ma dernière tentative. N'oublie pas de venir nous faire tes adieux avant le départ.

Il prit congé, et on l'entendait lancer ses encouragements et transmettre sa bonne humeur à ceux qu'il croisait dans les ruelles.

Jac se débarbouilla, enfila un pantalon de treillis, ramassa ses chaussures et descendit à la cuisine. Il y prépara son petit déjeuner, qu'il dégusta tranquillement sur la terrasse face au désert, tournant le dos à ses concitoyens, ignorant leurs gesticulations, préférant la compagnie inanimée de sa cour

terreuse et des murets délabrés. Il avait ainsi vécu toutes ces années dans ce village sous-peuplé, presque fantôme, en marge de gens qui passaient leurs journées à retourner la caillasse dans des boyaux suffocants et obscurs, quand lui cultivait son jardin ombragé. La grande solitude dont parlait Zoul était une vieille habitude ; la dernière phase de l'hémorragie du village était une formalité. Le destin de Jac n'était pas lié à celui des foules travailleuses, des foules émigrantes. Secrètement, il s'en réjouissait. Sans regret donc, il laissait partir ses derniers voisins. Bien sûr, il leur souhaitait sincèrement un meilleur futur. Mais il conservait cet état d'âme du tout début, lorsqu'il avait choisi cette planète insolite pour s'y retirer, s'y abandonner à la paresse des sens, dans le roulement des jours paisibles et confondus. Sa vie se poursuivrait donc avec une égale indifférence, et il ne garderait de la plupart de ceux qui s'en allaient que des pâles fragments de souvenirs.

Jac avait toutefois d'ultimes civilités à présenter. Il posa sa tasse et s'en fut, nonchalant, sur les pas de Zoul. Il pénétra dans le cœur du village. Ici, les maisons, tout aussi solides et ramassées que la sienne, se serraient davantage. Une architecture inchangée depuis neuf ou dix siècles de colonisation, prévue pour faire face aux assauts du vent et de la chaleur. Mis à part lui, dont la maison défiait le désert à la lisière de l'oasis, les derniers habitants de la planète vivaient ici, terminaient de vivre ici. Il croisa quelques-uns de ces braves ouvriers avec qui il avait plus ou moins partagé une époque de sa vie. Certains le saluèrent, d'autres semblaient déjà ne plus le voir, tant ils étaient absorbés par des soucis plus immédiats. Jac était encore capable d'empathie à leur égard ; il se dit qu'il ne les avait pas détestés, après tout.

Il suivit une rue en pente jusqu'au sommet du village. De

splendides dattiers, minces et espacés, s'y élevaient au-dessus des murs, plantés comme de fiers étendards aux confins d'une possession. La palmeraie occupait l'autre versant de la colline. Elle descendait et se déployait jusque dans la plaine autant que le permettaient les sources et les fontaines surgies des profondeurs du sol oasien. Elle s'étirait tout du long de ce flanc nord, le débordait et prenait, vue du ciel, la forme d'un croissant de lune dont les extrémités enserraient le village et le pénétraient dans ses bas quartiers. Plus loin dans le septentrion, le soleil réveillait les montagnes. Partout ailleurs, la lumière caressait l'étendue. Et comme l'air était limpide, encore frais, c'était l'heure idéale pour le plaisir des yeux. Mais il y avait aussi le vaisseau spatial dans la clairière, au bord de l'oasis ; structure disgracieuse et déséquilibrante, posée là comme une verrue dans le paysage...

Sombres Rets

<http://sombres-rets.fr>

collection
Quêtes et
Présages

SRR

Avant que tout ne recommence

Michel Nittis

Illustration de Elie Darco

La planète Oasia, lointaine colonie de la Terre, est à l'abandon. Jac Mauregrande en est l'un des derniers habitants. Il a choisi de vivre à l'écart du monde, s'efforçant d'oublier le remarquable astronaute qu'il a été. De la société, de la civilisation, il ne veut plus rien savoir, n'en déplaît à Jul, le facétieux robot. À l'ombre des palmiers doucement bercés par les vents du désert, Jac se contente de cultiver son jardin et de se rendre de temps en temps dans le Tréfonds malfamé, un amas d'étoiles voisin.

Les jours s'écoulent, paisibles, jusqu'à l'arrivée d'une femme...

Avec poésie, ce roman, nous entraîne à la conquête des étoiles. Il nous conte, comme un éternel recommencement, la solitude, l'amour, le dépassement de soi, l'ivresse de la découverte, le combat pour la liberté et l'avenir du genre humain.

ISBN : 978-2-918265-08-5

Prix : 14 €



Michel Nittis

est né à Marseille en

1955. Il a quatorze ans quand

l'homme marche sur la Lune.

Un âge idéal ; assez grand pour
comprendre, toujours gamin pour rêver.

Le temps a passé, le futur s'assombrit,
les étoiles attendent. Et la question reste

posée : irons-nous un jour ?